

Cher Charles Melman,

Merci de votre message si généreux.

Je vais tâcher de poursuivre en me saisissant du fil précieux de vos questions.

Une maxime d'abord : tant qu'il y a du rêve (y compris si celui-ci n'est pas retenu au réveil), il y a de l'espoir. Le rêve nous dérouté de l'emprisonnement par l'Até en nous indiquant, par son écriture, le verso de la grille. L'anecdote que rapporte Lacan sur l'homme cramponné aux grilles de l'obélisque et qui aurait pu se libérer en se retournant est un sésame.

J'ai eu du mal à lire votre phrase (troisième alinea : « Il est facile de rappeler que... »), mais je me suis obstiné et le résultat, s'il est pertinent, m'incite à trouver une certaine homologie dans nos positions, soit un accord sur une citation de Lacan peu ou prou laissée de côté : « Il n'y a de cause qu'après l'émergence du désir » (Leçon interrompue sur les Noms-du-Père en 1963). Le désir en effet a pour condition une « cession », dont résulte l'Autre, et non l'inverse. Vous ai-je bien lu ?

Votre questionnement principal s'articule autour de la seconde mort. Comme je l'ai écrit par ailleurs à Christian Fierens, l'intérêt de Sade, sur ce point, est qu'il ait, dans son testament, demandé qu'on applique celle-ci à lui-même, en l'effaçant de la mémoire du monde. Ce vœu concerne son existence biologique et non ses écrits. On pourrait ainsi l'interpréter comme une démarcation entre son être de filiation, l'Até, et son être de symptôme, son « œuvre ». Le rejet du premier témoigne-t-il d'un rejet ultime de la version vers le père (on sait que son père était un « papa-poule » et qu'il a couvé son fils) ? Je le pense d'autant plus que ladite perversion de Sade fut un essai, comme toute perversion, de préserver la jouissance de toute libido (Sade le dit et le redit dans ses romans, la jouissance est manquée à qui trouve plaisir à exercer ses sévices, c'est pourquoi il est du côté de Kant). Son être de symptôme ? Ce qu'il a, en écrivant, construit au-dessus du vide en quoi consiste l'Autre parental – pour dire trop vite.

Sur la seconde mort, je me donne un autre gnomon, ou plus exactement une autre énigme : comment interpréter le *Non vixit* du rêve de Freud intitulé ainsi ? *Non vixit*, il n'a pas vécu, quoi de mieux pour illustrer la seconde mort. Étonnamment, Freud en situe l'origine dans une plaque fixée sous une statue de l'Empereur Josef II, *Vixit*. Mais pourquoi le *non* ? Grinstein rapporte une remarque interprétative de Wittels, qui note que Freud a mal transcrit l'inscription en remplaçant *Saluti patriae* par *Saluti publicae*. Cette substitution d'une fille publique au père est en effet savoureuse, mais ne livre pas le dernier mot. Celui-ci exigerait qu'on sache si le vœu de seconde mort, *Non vixit*, s'applique à Paneth, à x ou y, ou à Freud lui-même. J'incline, en prenant un risque, à tenir ce vœu comme concernant Freud et comme opérant d'une certaine façon cette démarcation que j'ai évoquée à propos de Sade, même si les choses sont par ailleurs inégales... Il me semble en effet que le point aveugle de l'analyse de Freud tient en ceci : il n'a pas été jusqu'à destituer le père comme une des incarnations du sujet supposé savoir, celle qui résiste avant que la destitution puisse porter sur l'analysant lui-même. Certes, il a critiqué ce père, mais, si je peux ajouter ce grain de sel que je tire de ma propre analyse, il n'a pas été jusqu'à identifier dans ses élans amoureux ou critiques envers telle ou telle femme cette trace du père, de son idéal sans doute, en bien comme en mal.

J'irai jusqu'à penser que l'impasse de la cure freudienne aurait pu ne pas avoir été posée comme elle l'a été dans son article de 1938 s'il avait pu, dans ce rêve de 1898, déceler ce vœu d'un *me phunai* le concernant, sachant que c'est, sous des modalités plus ou moins

accusées, le dernier pas qui permet de se libérer de ce qui, dans tout fantasme, est pervers. Traversé ce *me phunai*, un trou, réel et pas seulement symbolique, dans le savoir émerge, mais c'est un trou qui n'est en rien un néant. C'est un trou désormais habitable par la réalité à laquelle nous a conduit le procédé analytique, et qui est le contraire de la réalité anagogique de Jung, dont les savants eux-mêmes ne sont pas toujours décontaminés.

Je terminerai par une question, qui me semble-t-il est au cœur de ce dont nous nous entretenons. Que dit Lacan quand il écrit, dans sa *Lettre de dissolution* : « L'Autre manque/.../ S'il arrive que je m'en aille, dites-vous que c'est afin – d'être Autre enfin.

On peut se contenter d'être Autre comme tout le monde, après une vie passée à vouloir l'être malgré la Loi. » ?

J'ai l'idée que la réponse résonne avec vos deux dernières lignes.

À poursuivre, bien cordialement.

Pierre Bruno